

# Le Bon Messenger : pour l'an de grâce 1874

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 44

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182433>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

« Le *Courrier de Genève* ayant annoncé que le culte aurait lieu dorénavant dans la crypte du Temple Unique, et que, après les réparations nécessaires, le temple lui-même deviendrait l'église de la paroisse de St-Germain, j'ai voulu voir de près ces nouvelles catacombes qui vont défrayer l'éloquence des journaux ultramontains.

» Sur un côté du local, qui affecte les allures d'un temple grec, une porte pratiquée dans le sol et complètement semblable à celles des caves ordinaires, donnait accès à un petit escalier passablement sale qui conduisait dans le souterrain. Un détail à noter. A côté de la porte, un tout petit tas de décombres, provenant des réparations qu'on pratique dans la partie supérieure du local. Ce petit tas, qu'il aurait été si facile de faire disparaître, avait aussi son éloquence. Il était là pour dire : « Voyez comme nous avons été surpris ! Nous n'avons pas même eu le temps de préparer notre local ; nous sommes forcés de nous réfugier dans une cave ; nous n'avons pas même pu faire donner un coup de balai. »

» Après avoir descendu une dizaine de marches, je me trouvai soudain transporté aux temps primitifs du christianisme, malgré les coiffures et les chignons parisiens de quelques dames, qui juraient un peu avec la couleur du local souterrain. La cave est, comme toutes les caves des grands édifices, une salle assez vaste, dont la voûte est soutenue par de gros piliers.

» La chaleur était accablante et l'éloquence de l'orateur était presque au niveau de l'atmosphère.

» Naturellement, il n'a pas manqué de faire ressortir la sagesse de la Providence, qui a fait bâtir par les francs-maçons un local qui devait servir de refuge aux catholiques persécutés. »

Nous comprenons parfaitement que l'installation du culte catholique dans ce local ait piqué la curiosité de l'auteur des lignes qui précèdent, car il y a là un frappant contraste.

Supposons que les frères maçons habitent encore le Temple Unique. Après avoir visité le refuge des catholiques, après avoir fait en entrant le signe de la croix, écouté la messe, respiré l'encens et contemplé l'autel où brillent de longs cierges, on pourrait monter au rez-de-chaussée pour donner un coup d'œil dans le temple maçonnique.

Mais que dis-je, on n'entre pas ainsi sans difficultés dans une loge. Arrivés sur le seuil, vous le trouveriez gardé par un personnage appelé *couvreur*, qui aviserait le *vénérable* de votre présence ; celui-ci vous enverrait un *expert* pour examiner vos diplômes et vous *tuiler*, c'est-à-dire procéder aux attouchements, mots et signes par lesquels on reconnaît un franc-maçon.

Une fois introduit, le *vénérable* vous adresserait ces mystérieuses questions :

- Frère visiteur, d'où venez-vous ?
- De la loge de St-Jean, vénérable.
- Qu'en apportez-vous ?
- Joie, santé et prospérité à tous les frères.
- N'en apportez-vous rien de plus ?

— Le maître de ma loge vous salue par trois fois.  
— Que fait-on à la loge de St-Jean ?  
— On y élève des temples à la vertu, et l'on y creuse des cachots pour le vice.

— Que venez-vous faire ici ?  
— Vaincre mes passions, soumettre ma volonté et faire de nouveaux progrès dans la maçonnerie.  
— Que demandez-vous, mon frère ?  
— Une place parmi vous.  
— Elle vous est acquise.

Vous seriez alors autorisé à prendre dans la loge, la place que votre grade d'*apprenti*, de *compagnon* ou de *maître* donne le droit d'occuper. Alors vous pourriez promener vos regards dans l'enceinte décorée tout autrement que le souterrain. Deux colonnes à l'entrée (**I** et **B**), dix autres colonnes dans le pourtour, entre lesquelles court un cordon, une espèce de guirlande appelée la *houppes dentelée*. Le plafond peint en bleu de ciel, parsemé d'étoiles et sillonné par trois rayons partant de l'Orient et simulant le lever du soleil.

Vous remarqueriez, en outre, sur l'autel du vénérable, la Bible, un compas, une équerre, une épée à lame torse, appelée *épée flamboyante*.

Puis trois grands flambeaux distribués dans la loge, l'un à l'est, l'autre à l'ouest et le troisième au sud.

Des deux côtés, des rangs de banquettes désignés sous les noms de *colonne du nord* et de *colonne du midi*.

Voilà, en deux mots, ce que vous pourriez voir dans le Temple Unique de Genève, si ce local avait pu conserver sa destination primitive. Mais, hélas, tout passe, tout change en ce pauvre monde. La loge maçonnique de Lausanne, cachée au bord du Flon, et qui semblait devoir rester ignorée et inaperçue par le mouvement bouleversateur du siècle, va bientôt être détruite comme le temple de Salomon, non par Salmanazar, mais par le pneumatique qui roulera sans pitié ses engins sur les débris de cette petite maison, où tant de mystères ont concouru au bonheur de l'humanité.

### Le Bon Messager

Pour l'an de grâce 1874. Lausanne, Georges Bridel, éditeur.

Jetons un coup d'œil sur cet hôte gracieux qui nous arrive, tout de rose habillé, en même temps que les premiers froids de l'hiver.

Le *Bon Messager* est déjà une vieille connaissance pour le public romand : 45 années d'existence attestent suffisamment son succès et ses mérites et dispenseraient de plus amples recommandations.

On ne trouve pas, dans le calendrier du *Bon Messager*, cette multiplicité de signes cabalistiques, si chers à quelques initiés, ni les indications relatives au temps, sur la valeur desquelles chacun sait à quoi s'en tenir ; l'espace ainsi gagné sert à agrandir la marge, détail pratique dont les agriculteurs apprécieront l'utilité. Le tableau des foires a été corrigé avec beaucoup de soin.

Nous trouvons dans la *partie littéraire* de bons

articles sur l'Exposition de Vienne et sur l'achèvement de l'Asile du Bois de Cery. Les gravures, faites avec soin, surpassent de beaucoup celles qu'on rencontre généralement dans ce genre de publications. Une biographie accompagnée d'un excellent portrait est destinée à populariser la vie et les traits de notre illustre compatriote, le professeur Agassiz. Enfin quelques articles de science et d'agriculture, agréablement variés de nombreuses anecdotes, achèvent de donner à cette publication l'attrait et l'utilité qui continueront à en assurer le succès.

### Une veille de Noël.

#### II

Tout d'un coup une danseuse de solo, Eulalie, admise depuis peu dans le corps de ballet, sortit de son cabinet de toilette et s'avança dans la salle.

— Quelles manières vous permettez-vous là ? dit-elle en s'approchant du groupe qui entourait Anna, et donnant à Rosa une bourrée qui l'envoya au milieu de la salle et fit reculer les autres danseuses.

— M<sup>lle</sup> Clarisse est tombée malade, poursuivit Eulalie en examinant minutieusement les danseuses qui formaient un cercle autour d'elle. Le maître de ballet m'a laissé le soin de choisir l'une d'entre vous pour la remplacer.

— Prenez-moi ! Prenez-moi ! s'écrièrent à l'envi toutes les jeunes filles.

Eulalie les congédia toutes d'un geste impérieux, puis s'avança droit vers Anna.

— Quel âge as-tu ? lui demanda-t-elle.

— Onze ans.

— Tu es petite pour ton âge. Ton père et ta mère vivent-ils encore ?

— J'avais trois ans quand ma mère est morte.

— As-tu des frères et des sœurs ?

— Non ! c'est à dire..... autrefois j'avais une sœur.

— Est-elle morte ?

— Je... je n'en sais rien.

Ici Rosa fit entendre un éclat de rire moqueur.

— Silence, petite bégueule ! cria Eulalie d'un ton qui ramena Rosa au sérieux.

— Poursuis, enfant, dit-elle en s'adressant de nouveau à Anna, parle-moi de ton père, est-il.... serait-il aussi mort ?

Anna tressaillit « Non... oh non... il vit encore, mais il est bien malade. Oh ! si seulement je pouvais gagner davantage !... Mais voilà que je m'arrête à causer et on va lever le rideau. » Et Anna à cette idée fit un geste convulsif qui fendit du haut en bas un vêtement de gaze légère qu'elle venait d'endosser.

— Oh mon Dieu ! qu'ai-je fait ? s'écria-t-elle au désespoir.

— Juste assez pour être renvoyée du corps de ballet, s'écria Rosa en battant des mains de joie.

En ce moment on donna le signal de l'ouverture de la représentation. La salle se vida sur-le-champ. Anna suivait les autres en se rajustant, lorsque Eulalie la rappela.

Elle s'approcha en tremblant de la danseuse, qui avec ses beaux yeux bleus, la fixait d'une singulière façon.

— Saurais-tu danser la partie de M<sup>lle</sup> Clarisse ? lui demanda-t-elle.

— Je pourrais essayer, si vous le desirez. Je l'ai étudiée à la maison, répondit Anna avec une suprême modestie.

— Bien ! nous allons essayer, nous en avons le temps puisque nous ne figurons qu'au second acte.

Anna, encore toute tremblante des émotions de la soirée, s'acquitta de son petit rôle d'une manière satisfaisante. Son père, ancien acteur, avait tout sacrifié pour elle ; dès sa plus tendre jeunesse, elle avait suivi les leçons données au corps de ballet du théâtre.

— Cela ira, chère.... demoiselle Anna, dit Eulalie d'un ton doux presque plein de tendresse, qui causa à l'enfant une émotion indicible. Viens changer de costume, je crois que celui de Clarisse te siéra à merveille.

Vingt minutes plus tard, Anna revêtue d'un charmant costume sortit de la chambre d'Eulalie, et se plaça dans la coulisse pour attendre le commencement du second acte.

Rosa en la voyant devint livide de rage, elle se mit auprès d'elle et la toisa de la tête aux pieds.

— Eh mais, dit-elle en ricanant, voilà un véritable épouvantail à chasser les moineaux....

Elle fut interrompue par la sonnette qui annonçait la levée du rideau et l'entrée du corps de ballet sur la scène pour le second acte. Les accents légers et joyeux de l'orchestre électrisèrent Anna jusqu'au bout des pieds.

Quittant son attitude modeste, elle se redressa et marcha tête haute ; ses traits, peu expressifs d'habitude, rayonnèrent, son regard s'anima. D'un geste d'impatience elle rejeta en arrière les belles boucles de cheveux qui lui couvraient le front, et s'arma, pour son entrée en scène, de toute l'énergie possible. Elle sentait que la manière dont elle s'acquitterait de son rôle aurait une influence décisive sur le sort de son père.

Encore un moment et il lui faudra s'élaner pour affronter les mille regards d'indifférents qui examineront jusqu'à ses moindres gestes. A cette pensée elle frissonne, elle se sent gagner par une terreur panique : « Mère, mère, dit-elle tout bas en levant les yeux au ciel, mère, viens-moi en aide ! » puis, au moment même, elle s'élance au milieu de la scène. Elle reste un instant dans une pose légère et gracieuse, jusqu'à ce que la musique changeant de rythme la fasse planer dans des flots d'harmonie. Alors toute gêne et toute crainte disparurent, elle se sentit le cœur léger, et oublia ses chagrins pour se livrer au charme de l'exercice de ses forces physiques. Son corps, à la fois musculeux et flexible, se prêta à toutes les exigences de son rôle, tandis que le sentiment de la réussite lui donnait un nouveau courage.

Tout à coup, une trompette se fit entendre. Anna, fléchissant un genou, s'arrêta, regardant, d'un coup d'œil malin et souriant, derrière elle. Un jeune homme s'approcha pour la saisir. Néanmoins elle s'esquiva, et il y eut une scène charmante de fuite et de poursuite, dans laquelle Anna sut donner une grâce suave à chacun de ses mouvements et à chacune de ses attitudes. L'orchestre accélérant de plus en plus la mesure de sa mélodie, la scène se trouva presque trop étroite pour le jeu de notre couple. Enfin le jeune chevalier parvint à s'emparer de la charmante fille, et comme il s'agenouillait pour lui baiser les pieds, il recula vivement, effrayé, car un démon des plus hideux le regardait en planant au-dessus de l'aurole rosée qui entourait la jeune fille.

On baissa le rideau au milieu d'applaudissements frénétiques. Eulalie, qui avait joué le rôle de chevalier, répondant aux applaudissements qui redemandaient le joli couple, ramena sa jeune compagne où toutes deux furent accueillies par une pluie de bouquets. Le reste de la soirée fut comme un rêve pour Anna. L'intendant du théâtre vint, en personne, lui faire son compliment, en lui touchant la main et lui adressant les paroles les plus flatteuses. Rosa et les autres danseuses crurent que tout ceci était une illusion. Enfin le spectacle terminé, Rosa quitta son riche costume pour rentrer dans la prosaïque réalité de la vie. Comme elle ajustait la dernière pièce de son vêtement, Eulalie entra.

— Où demeures-tu ? demanda-t-elle à Anna.

— Anna indiqua son domicile.

— Ce n'est pas un détour pour moi, je te ramènerai à ta porte.

Prends ton châle, enveloppe-toi bien, car il fait excessivement froid.

Voici ta part des bouquets de ce soir, tu les porteras à ton père.

— Oh que vous êtes bonne, Mademoiselle Eulalie, s'écria Anna, en versant des larmes de reconnaissance.

— Allons, allons, ne pleure pas. Hâtons-nous, car on éteint les lumières et nous allons nous trouver dans une complète obscurité. (A suivre.)

L. MONNET. — S. CUENOUD.